

La dernière page



Uppercuts & contre-uts

La chronique de **Cécile Guilbert**

Vifs et vivaces, vivants et vivifiants, faisant feu de tout bois de gaieté de corps, telle est l'impression dégagee par les livres de Thomas A. Ravier, écrivain trop méconnu que son insolence a sans doute perdu auprès de bon nombre de subjectivités contemporaines qui se sentent immanquablement visées par ses flèches et ses foudres. Il est vrai qu'il déteste les mous du genou, les durs d'oreille, les amputés de la voix, les énucléés du sensible, les automates à prothèses, les éberlués du Progrès, les dévots des réseaux – j'en passe mais ça fait déjà du monde! Les cinq sens en éveil et tout vent dans les voiles, il peut raconter son enfance méridionale ou son mariage, méditer le toucher de balle de McEnroe ou l'art chorégraphique de Robert Bresson, écrire des romans ou des essais, une même trinité physique et métaphysique en constitue le sujet et la matière: la musique, le corps, la langue – autant dire la signature même de son style par-

fois ébouriffant, tout en spires et torsades, volutes et convulsions, dont la verve semble jamais ne vouloir se tarir. « *Qu'est-ce qu'une langue tant qu'elle n'est pas mise en musique de l'intérieur, orchestrée, chantée, vocalisée, ornementée? Rien. Un spasme administratif; un fantasme journalistique; de la communication bavarde* », écrit-il dans son dernier opus qui, sur le fond et la forme, démontre ce qui précède et porte à son climax l'ensemble de ses obsessions, marottes et dadas.

Son titre détournant Nietzsche? *Sans le baroque, la musique serait une erreur*. Son introit détournant Isidore Ducasse? « *Au nom du swing, loin des gâteaux du legato et autres rubatos rebattus, je viens renier avec une volonté indomptable le testament industriel de cette humanité nocturne qui va de Wagner à Daft Punk.* » Et il en détourne beaucoup d'autres – Joyce, Rimbaud, Debord, Claudel, Heidegger – de même que tout lui est bel et bon pour déployer son plaisant plaidoyer: dégagements informés

Le baroque incarne une manière d'être au monde et de tordre le Temps qui invalide d'emblée, rapport à la sensibilité, tout ce qui suivra.

sur le jazz dont une quinzaine de magnifiques pages sur Thelonious Monk et Max Roach; digressions comparatives sur la musicalité comparée du français et de l'italien, des chanteuses Piaf et Piau, du rap et du rock; mais surtout variations vibrantes des lieux et formules où le baroque respire comme chez lui – ondes et vents, arbres et fleurs, fous et fées de tous les songes d'une nuit d'été. « *Si le XIX^e siècle a réussi à imposer cette figure convulsive de la cantatrice-walkyrie aboyant à la mort pour un parterre transi d'hypnose sonore,*

écrit-il, s'il a officialisé le règne de la soprano triste comme un pinson dans un champ de pesticides, c'est évidemment pour en finir avec la liberté vocale insolente et solaire des siècles précédents, une liberté reposant sur une identification impulsive des chanteurs avec la nature: la nature comme réserve mélodique infinie. Une nature aussi heureuse qu'impénétrable, jusque dans sa violence originelle. »

On aura compris que, bien davantage qu'une époque, une musique, des compositeurs et des interprètes adorés dans lesquels Ravier voit à juste titre « *des saints comme on n'en fait plus* » et des cantatrices qu'il rêve toutes d'épouser, le baroque incarne une manière d'être au monde et de tordre le Temps qui invalide d'emblée, rapport à la sensibilité, tout ce qui suivra. Ariel contre Caliban? Bien Sûr! Eros contre Thanatos? On n'en sort pas. Comme de ce XIX^e siècle « *lunaire et charbonneux* » que le suivant a si tragiquement aggravé, allant jusqu'à « *falsifier* » les partitions

baroques qu'il a fallu, comme certains tableaux, dégrader afin d'en restaurer les coloris originels. À l'inverse, agilité, liberté, légèreté et jouissance de l'instant sont les maîtres mots d'une complexion spirituelle toute en dentelle, rubans et zéphyr.

Mais il y a plus encore dans ce grand petit livre en « *bourrasque* » (« *petite pièce musicale de mouvement vif et de structure libre* », nous apprend Ravier) où l'auteur évoque, entre deux passacailles et trois sarabandes, son oncle fou de jazz, son cousin baryton, sa fille baptisée Miranda, ses disques et ses souvenirs de concert et comment, dans le jardin de la villa d'été de son enfance, son oreille a été entraînée « *aux staccatos du mistral* »: l'amour des mots, du souffle, du rythme. Comme le violent désir de « *faire pulser cette satanée langue de Descartes* » si éloignée de la « *percussion lyrique globale* » de l'anglais. Sa définition de la musique? « *Absence de toute forme de tragédie rendue sensible aux clartés d'un cœur polyphonique* ». CQFD.